

Le Japon mystifiant de Nicolas Bouvier

Nicolas Bouvier (1929-1998), voyageur suisse du 20^{ème} siècle et auteur, était alternativement poète, photographe, iconographe, professeur et journaliste. Avant ses études d'histoire médiévale, de Sanskrit et de droit à l'Université de Genève, dès son enfance, à travers ses multiples lectures, ayant pris le goût d'aller voir ailleurs, il effectue son premier voyage en solitaire en Norvège à 17 ans. Il parcourut ensuite le monde pendant de nombreuses années à travers l'Europe centrale, l'Asie Centrale, l'Inde, le Sri Lanka, la Chine, le Japon, la Corée du Sud et l'Irlande.

Après un an et demi d'un voyage initiatique en Fiat Topolino avec son ami peintre Thierry Vernet de Genève à l'Asie Centrale, en passant par l'Europe Centrale comme raconté dans le livre culte *L'Usage du monde*, Nicolas Bouvier échoue seul, malade et épuisé à Ceylan. Sept longs mois où il frôle la folie, qu'il évoque dans *Le Poisson-scorpion* (1982). En octobre 1955, il retrouve la force de repartir et d'atteindre un autre bout du monde : il embarque sur un paquebot français des Messageries maritimes qui le mène au Japon. Sans le savoir encore, Nicolas Bouvier sera vite fasciné par les richesses de ce pays « non pas tant mystérieux que mystifiant », comme il le décrivait. Après la Suisse, le Japon fut l'endroit où il vécut le plus longtemps - presque trois ans - et qui l'inspira profondément. Il y fit trois longs séjours : d'abord de 1955 à 1956, seul dans le Tokyo (à Araki-chô) de l'après-guerre, « où la vie était encore frugale et picaresque », survivant en tant que pigiste, photographe et avec d'autres menus travaux ; ensuite de 1964 à 1966, en famille, avec sa femme Éliane et leurs deux tout jeunes fils, Thomas et Manuel, à Kyoto, notamment quelques mois au temple Daitoku-ji, puis à Tokyo (à Nakano), en tant qu'écrivain, photographe et illustrateur, pour écrire son premier *Japon* (1967), commandé par la maison d'édition suisse Rencontre ; enfin pendant trois mois en 1970, pour travailler au Pavillon suisse de l'Exposition Universelle à Osaka. De ces trois séjours effectués dans des conditions et des époques différentes, Nicolas Bouvier rapporta toute la matière écrite de *Chronique Japonaise* (1975), autre livre mythique, surtout pour les amoureux du Japon, mais aussi celle du livre *Le Vide et le Plein* (2004), réunissant des textes

inédits tirés de ses carnets écrits au quotidien durant son second séjour.

De ces trois ans de vie au Japon, Nicolas Bouvier ramena aussi plus de dix mille photographies, en noir et blanc et en couleurs, pour beaucoup encore inédites. « Devenu photographe par désespoir et portraitiste par accident », comme il se définissait, il débute avec ses voisins de quartier et se prend vite au jeu des images à travers ses multiples pérégrinations, sillonnant l'archipel du nord au sud, découvrant avec intérêt une multitude de sujets de la culture populaire nipponne : portraits en tous genres, épouvantails, série du mur, enseignes peintes, graffitis et lanternes, théâtre Nô, musiciens et saltimbanques (chindon), butoh, sumo, arts martiaux, religion, magie et divination, architecture, ikebana. « L'Extrême-Orient offre un terrain très favorable aux photographes débutants. Non seulement par la variété et la beauté des attitudes et des types, mais aussi à cause d'une certaine indulgence ou d'une certaine résignation devant la caméra. Dans l'Asie bouddhique, on n'attache pas trop d'importance à sa propre personne et l'on fait volontiers cadeau de son image au quémendeur étranger », expliquait-il.

Le style photographique comme littéraire de Nicolas Bouvier, allant toujours au devant des autres et du monde, c'est la qualité de son regard toujours libre, c'est aussi cet art unique de saisir sur le vif avec précision et pertinence, comme dans un carnet de notes, des fragments d'éternité au détour d'une simple scène de la vie, c'est bien sûr ce sens de l'humour inimitable. En 1997, un an avant sa disparition, Nicolas Bouvier s'est rendu une dernière fois au Japon avec sa femme, invités à réaliser plusieurs conférences dans diverses villes du pays. « Sa poésie, encore plus que sa prose, est un raccourci de tellement de choses, comme une photo instantanée, très influencée par les haïkus japonais, où je retrouve le mieux l'ambiance de ses voyages », nous confie sa femme Éliane. « Sur les bornes de la rivière, il est écrit que la vie est fumée, j'en ferai ma fumée à moi, allongé au frais dans ce cimetière, entre Ayabé et Miyama, j'ai oublié dix caractères chinois ».

Texte de Christine Cibert avec Éliane Bouvier.